

## HOMÉLIE 19

«Il est inutile de vous écrire sur le secours qui se prépare pour les saints.»

1. Après avoir si longtemps discoursu sur ce sujet, Paul dit : «Il est superflu de vous écrire.» Mais ces paroles, prononcées dans de telles conditions, ne sont pas le seul témoignage de sa sagesse; celle-ci brille surtout dans l'insistance qu'il met à revenir sur la même matière. Naguère il parlait de ceux qui avaient recueilli l'argent, pour les faire honorer; auparavant, il avait dit des Macédoniens que leur extrême pauvreté les avait enrichis en simplicité et en d'autres dons, faisant ainsi l'éloge de la bienfaisance et de l'aumône. Cependant, malgré tout ce qu'il avait déjà dit ou devait dire encore. «Il est superflu, ajoute-t-il, de vous écrire. » Pourquoi ? Evidemment pour s'attirer davantage ceux à qui il s'adressait. Quelle honte, en effet, qu'un homme assez grand pour se passer de tout conseil, fût réputé moindre que les autres et estimé au-dessous de son mérite ! D'ailleurs souvent il fait précéder ses reproches de précautions pareilles, qui obtiennent toujours leur résultat. Un juge, convaincu des sentiments élevés d'un accusateur, ne garde plus aucun soupçon. Il se dit qu'il n'est pas possible qu'un homme qui, pouvant encore parler beaucoup, se tait et s'arrête dans ses accusations, allègue des crimes supposés. Ainsi Paul laisse soupçonner bien plus qu'il ne dit, et garde l'attitude d'un homme sincère. «Il est superflu, dit-il, de vous écrire.» Puis il ajoute : «Je connais votre zèle, dont je me suis glorifié auprès des Macédoniens.» C'est beaucoup qu'il connaisse, c'est bien plus qu'il ose louer chez les autres. Quelle valeur cette louange n'a-t-elle pas ? Pour rien au monde ils n'eussent voulu être flétris devant un si grand nombre d'hommes ! Admirez la prudence de cet avertissement. Il les encourageait naguère par l'exemple des autres, des Macédoniens : «Je vous fais connaître, disait-il, la grâce que Dieu a donnée aux fidèles des Eglises de Macédoine.» (II Cor 8,1) Il les exhorte maintenant par leurs propres exemples : je sais, non seulement que vous avez agi, mais encore que vous avez commencé à vouloir dès l'année précédente. «Vous savez, leur disait-il encore, quelle a été la charité de notre Seigneur, qui, étant riche, s'est fait pauvre par amour pour nous.» (Ibid., 9) Il revient à sa plus ferme ressource et cherche ailleurs des exemples, tant l'émulation est naturelle au genre humain. Il semblait naturel que l'exemple du Seigneur fit plus d'effet sur eux que l'attente des récompenses; mais, à cause de leur faiblesse, il insiste d'une manière plus pressante sur ce dernier motif. Rien en nous n'est fort comme le zèle. Eh bien, voyez comme l'Apôtre travaille à l'exciter. Il ne dit pas : Imitez ces fidèles; il dit : «Votre zèle en a excité un grand nombre.»

Quoi donc, naguère vous parliez d'offrandes volontaires et pressantes. Que signifie donc cette parole : «Votre zèle?» Elle est exacte; car nous n'avons usé ni de persuasion ni de prières, nous avons fait votre éloge, nous nous sommes glorifié de vous, et c'en a été assez pour enflammer les cœurs. Ainsi il tire parti de tout et les exhorte les uns par les autres; il fait l'éloge du zèle. Mais, comme l'orgueil aurait pu trouver son profit dans ces louanges, il en atteint vite la portée et ajoute : «Votre zèle en a excité plusieurs.» Qu'il serait honteux qu'après avoir été cause d'un pareil mouvement vers le bien, ils ne le suivissent eux-mêmes que de loin ! Il ne dit pas : Imitez ces fidèles; de telles paroles n'auraient pas produit un effet suffisant. Que dit-il donc ? Ces fidèles ont suivi votre exemple; que les maîtres ne soient pas inférieurs aux disciples. – Et pour les mieux entraîner, pour augmenter leur ardeur, il feint de se mêler à leurs combats et de soutenir avec eux le poids de la lutte. De même qu'il avait dit plus haut : «Ils vinrent à nous et nous supplièrent avec tant d'instance, que nous avons prié Tite d'achever cette bonne œuvre comme il l'avait commencée;» il dit maintenant : «C'est pourquoi j'ai envoyé nos frères, afin de ne pas perdre le fruit de la gloire que je me suis attribuée.» Voyez comme il redoute de paraître parler uniquement, au lieu de donner des conseils. Les choses étant ce qu'elles sont, j'ai envoyé nos frères, tant j'ai souci, à cause de vous, de ne pas m'être glorifié en vain ! – Paul, en vérité, tout en consultant les intérêts de tous, semble confondre les siens avec ceux des Corinthiens. Voici bien, en effet, le sens de ses paroles : Je me glorifie beaucoup à cause de vous; je me loue auprès de tous, et je me suis plus spécialement vanté auprès des Macédoniens; votre lâcheté tournerait donc à notre commune honte. Il restreint toutefois la portée de ces paroles quand il ajoute : «En cela, en toute chose même, afin qu'on vous trouve prêts, comme je l'ai annoncé.» Je n'ai pas dit que vous seriez prêts, mais que vous l'étiez, et que déjà rien ne vous manquait. Ne me faites pas trouver en défaut. Et pour mieux marquer son inquiétude, «de peur, dit-il, que si les Macédoniens viennent avec moi, ce que j'ai dit à votre louange ne tourne à ma confusion, pour ne pas dire à la vôtre.»

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

2. En les donnant en spectacle à un plus grand nombre, à ceux-là même qui entendirent parler d'eux, il augmente leur confusion. Cependant il ne dit pas : J'amène les Macédoniens; ils viennent avec moi vers vous. Ces paroles auraient trahi une préméditation. Que dit-il donc ? «De peur que si les Macédoniens viennent.» Plus de soupçon possible, après cela; toute autre manière de s'exprimer aurait ouvert la voie à plus de difficultés. Mais, outre les motifs spirituels, l'Apôtre ne néglige pas les raisons humaines. Encore, dit-il, que vous m'estimiez peu, et que vous soyez trop fiers pour me demander de vous conduire, songez au moins aux Macédoniens; «de peur que, s'ils viennent, ils ne vous trouvent au dépourvu,» sinon mal disposés, et, par conséquent, n'ayant pas rempli votre devoir. S'il est honteux de ne pas obtempérer sur-le-champ à ma demande, combien plus ne le serait-il pas de ne pas obéir du tout, ou de le faire d'une façon insuffisante ? Il montre ensuite, avec douceur, mais de manière à frapper un coup, les conséquences de ce défaut de zèle : «Et cela, dit-il, tournerait à notre confusion, pour ne pas dire à la vôtre.» Puis il restreint sa parole, disant : «Quant à ce qui fait le sujet de ma glorification,» non certes qu'il veuille diminuer leur zèle, mais afin de les exciter au contraire à pratiquer cette vertu comme toutes les autres, «j'ai cru nécessaire de prier nos frères de me devancer près de vous, afin de préparer l'aumône promise, de telle sorte qu'elle soit offerte par la charité et non arrachée à l'avarice.» C'est toujours la même idée en des termes différents. Afin qu'on sache bien la portée de ses paroles, il dit encore qu'il a entrepris ce voyage uniquement pour leur épargner cette confusion. Voyez-vous comment ses premières paroles : «Il est superflu de vous écrire,» ont été l'occasion d'un véritable avertissement ? Voyez-vous combien il insiste sur le secours en question ? Remarquez néanmoins, afin de ne pas saisir entre ce que dit l'Apôtre : «Il est superflu,» et son insistance à parler, une contradiction manifeste, qu'en leur parlant sur la spontanéité, la libéralité, et la promptitude de leur volonté, il met lui-même ces trois choses en exercice. Ces conditions, il les exige, et il ne s'en cache pas, comme on peut le voir plus haut. «L'abondance de leur joie a été en proportion de leurs grandes épreuves, et leur extrême pauvreté a répandu avec profusion les richesses de leur simplicité.» (II Cor 8,2) Qu'est-ce à dire, sinon qu'ils avaient beaucoup donné, avec joie, avec promptitude, et que, malgré cela, ils n'avaient pas éprouvé le moindre chagrin de leur générosité, ni essuyé la moindre tentation, chose plus grande encore que de se défaire de ses biens ?

«Ils se sont donnés d'eux-mêmes à nous.» Peut-on mieux marquer la promptitude et la grande foi de leur âme ? Il revient encore sur le même sujet. Souvent la générosité et la joie n'habitent pas en même temps dans le cœur : celui-ci donne beaucoup, mais ne tarde pas à concevoir du chagrin de s'être ainsi dépouillé; celui-là donne moins, afin de s'épargner des regrets amers. Paul, avec sa prudence ordinaire, cherche à concilier ces deux choses. Il se garde bien de dire : Mieux vaut donner peu et donner volontiers, que donner beaucoup avec tristesse. Il veut amener les fidèles à donner généreusement et sans mesure; entendez comme il s'exprime. «Afin, dit-il, de préparer votre bénédiction de telle sorte qu'elle soit offerte par la charité, et non arrachée à l'avarice.» Il met en première ligne ce qui est plus agréable, afin de les amener à donner volontiers; c'est, dit-il, une bénédiction. Dans le cours même de son exhortation, il trouve le secret d'indiquer les fruits de l'aumône, qui ménage des bénédictions à ceux qui la font. Voilà un premier attrait; car nul ne bénit avec tristesse. Ce n'est qu'après qu'il ajoute : «Et non comme arrachée à l'avarice.» Ne pensez pas que nous recevions votre don en avarice, nous qui sommes les auteurs de votre bénédiction. L'avarice est le vice de ceux qui donnent contre leur gré; donc faire l'aumône contre son gré, c'est faire un acte d'avarice, et non pas donner une bénédiction. Après cela, l'Apôtre reprend sa première pensée et encourage les fidèles à donner beaucoup et généreusement. «Or, continue-t-il, je vous dis que celui qui sème peu moissonnera peu, et que celui qui sème dans les bénédictions moissonnera dans les bénédictions.» Il ne dit pas : Parcimonieusement; mais : «Peu;» adoucissant ainsi son langage. L'idée de semence dont il se sert encore met inévitablement sous nos yeux l'espoir d'une moisson qui nous rendra plus que nous n'avons donné. Voilà pourquoi il dit : «Celui qui sème,» et non : Celui qui donne. C'est encore dans ce but qu'il dit en général : «Celui qui sème,» et non : Si vous semez !»Celui qui sème dans les bénédictions,» et non pas simplement : Avec abondance, ce qui dirait beaucoup moins.

Reprenant la suite des choses agréables : «Que chacun donne, dit-il, comme il l'a résolu dans son cœur. » Le riche doit donner plus que le pauvre. Et insistant sur cette idée, il ajoute : «Non avec tristesse, ni comme par force,» à l'appui de quoi il apporte le témoignage même de l'Écriture : «Car Dieu aime celui qui donne avec joie.» Que de fois cette idée se reproduit ! «Je ne donne pas un commandement; ... je donne ici un conseil ... Donnez comme une bénédiction, et non par avarice; ... non avec tristesse, ni comme par force ... Car Dieu aime celui qui donne

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

avec joie.» Avec joie, qu'est-ce à dire, sinon avec abondance ? et l'Apôtre ne me paraît s'être servi de cette expression que pour exhorter les fidèles à une générosité plus volontaire. Pour les exciter à donner beaucoup, c'était assez de l'exemple des Macédoniens et des autres encouragements; l'Apôtre aussi n'y insiste pas, il se contente de les exhorter à donner de bon cœur. La vertu est essentiellement le fruit de la liberté; et tout ce qui est le fruit de la nécessité n'a pas de mérite. A ces conseils Paul, comme d'habitude, joint ses vœux, et il ajoute : «Dieu est tout-puissant pour faire abonder toute grâce dans vos âmes.»

3. C'est la réfutation d'une pensée qui vient ordinairement à ceux qui font l'aumône, et qui, même sous nos yeux, rend stériles les meilleurs élans. Combien craignent de faire l'aumône parce qu'ils se disent : Qui sait si je ne m'appauvrirai pas moi-même ? Qui sait si je n'aurai pas besoin de l'assistance d'autrui ? Pour détruire cette crainte, il ajoute : «Dieu peut faire abonder en vous toutes ses grâces.» Il ne dit pas simplement : Peut mettre en vous; mais : «Faire abonder.» – «Faire abonder la grâce,» qu'est-ce à dire ? Vous inonder tellement de ses bienfaits, que vous puissiez en user de la façon la plus large. «Afin qu'en toute chose ayant toujours ce qui vous suffit, vous puissiez abonder pour toutes les bonnes œuvres.» Quelle admirable sagesse dans cette demande ! Il ne désire aux fidèles ni les richesses, ni des trésors surabondants, mais seulement «tout ce qui suffit.» Ajoutez encore, ce qui n'est pas moins admirable, que, de même qu'il ne leur souhaite pas le superflu, il n'exige pas d'eux, dans sa condescendance, qu'ils fassent l'aumône quand ils ne sont pas riches : il demande pour eux le suffisant, et c'est assez pour montrer qu'il ne faut point abuser des dons de Dieu. «Afin que vous abondiez dans toutes les bonnes œuvres.» Je demande ces choses pour vous, dit-il, afin que vous en fassiez part aux autres; que dis-je ? afin que vous les répandiez abondamment. Quand il s'agit des biens matériels, il ne demande que le suffisant; il demande la surabondance des biens spirituels, non pas dans l'aumône seulement, mais en toute circonstance, «dans toutes les bonnes œuvres,» en un mot. Il s'appuie ensuite de l'autorité du prophète, et les excite par ce témoignage à la générosité : «Selon ce qui a été écrit : Il a répandu ses aumônes, il a donné aux pauvres; sa justice demeure dans les siècles des siècles.» Voilà bien ce qu'il voulait dire dans ces paroles : «Afin que vous abondiez.» Répandre, cela signifie simplement distribuer avec abondance. Encore qu'on n'ait plus ce que l'on a donné, les biens produits par l'aumône ne passent pas comme elle. Chose étrange, tandis que les biens que nous gardons périront, ceux que nous donnons demeurent et pour toujours. La justice dont il est ici question n'est autre que la bonté qui rend les hommes justes, en consommant leurs péchés comme le feu, quand elle est abondante.

Donc, pas de parcimonie mal entendue; semons plutôt à pleines mains. Ne voyez-vous pas avec quelle générosité sont traités les histrions et les courtisanes ? Donnez au Christ la moitié de ce que reçoivent ces sauteurs; donnez au pauvre autant que les ambitieux accordent à ces vils acteurs. Eh quoi, on couvrirait d'or de misérables prostituées, et vous verriez la chair du Christ toute nue, sans songer seulement à cacher sa nudité sous de pauvres haillons ! Cela pourrait-il être excusable ? Et quel supplice ne mériteriez-vous pas, si, à côté de ces dons nombreux prodigués à des créatures de perdition et d'ignominie, vous n'aviez pas le plus léger présent pour le pauvre qui vous garde et vous ennoblit ? Mais telle n'est pas votre conduite; d'une prodigalité sans limites quand il s'agit du boire, du manger, et des délices de la chair, vous ne vous souvenez jamais de la pauvreté, si par hasard vous êtes appelé à la soulager, vous vous trouvez le plus pauvre de tous. Vous nourrissez une légion de parasites et de flatteurs sans vous plaindre : il vous semble que l'argent coule de source; mais, à la simple vue d'un pauvre, vous êtes saisi de crainte et le spectre de la pauvreté se dresse devant vous. Eh bien, entendez-le, nous serons condamnés par nous-mêmes et par les autres, par les hommes vertueux et par les pécheurs. Pourquoi, nous sera-t-il dit, pourquoi ne vous êtes-vous pas montré également généreux dans les choses honnêtes ? Ce pécheur n'était jamais arrêté dans sa générosité pour cette femme coupable : vous, lorsque vous donnez au Seigneur qui vous défend toute sollicitude exagérée, vous tremblez, et vous avez peur ! Quel pardon mériterez-vous ? Si l'homme se montre reconnaissant d'un bienfait reçu, croyez-vous que le Christ aura seul le privilège de l'ingratitude ? Il est bon quand on ne fait rien pour lui, quelle ne sera pas sa gratitude s'il est notre obligé ? – Vous me direz : Voyez plutôt combien qui, après s'être défaits de tout, se trouvent réduits à la misère, parce que nul ne les sait secourir ? Singulier exemple ? Eux, ils ont dissipé toute leur fortune, et vous n'avez pas donné une obole ! Donnez d'abord tous vos biens, et vous parlerez ensuite, mais tant que vous n'êtes pas accessible à la pitié, tant que vous êtes si peu généreux, pourquoi vous autoriser de ces exemples ?

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

A Dieu ne plaise que nous voulions vous élever à la perfection de la pauvreté ! nous ne voulons qu'une chose, vous séparer du superflu et vous apprendre à vous contenter du nécessaire. Quant aux choses nécessaires à la vie, nous ne voulons pas vous empêcher de les avoir. Ayez de quoi vivre et vous vêtir, qui s'y oppose ? Mais ne confondez pas les aliments avec les délices de la vie, ni le vêtement du corps avec la recherche et le luxe. Encore même, s'il fallait parler en toute vérité, pourrions-nous dire que le plaisir de la vie est tout entier dans une sobriété sévère. Quel est, en effet, le plus heureux de ces deux hommes, celui qui se nourrit de légumes et ne connaît ni les ennuis de la maladie, ni les fatigues d'un corps trop délicat, ou celui qui trouve dans les raffinements d'une vie recherchée la source de mille maux ? Vous avez répondu. Voilà donc votre modèle, si vous voulez vivre heureux et content, marchez sur ses traces et soyez satisfait du nécessaire. Pouvez-vous vivre avec des légumes seulement sans compromettre votre santé, faites-le; usez toutefois de ménagements si vous êtes moins vigoureux, si les ménagements vous sont nécessaires; mangez même un peu de viande, si vous êtes plus faible, nous le voulons bien. Nos conseils ont moins pour but d'opprimer les hommes que de les détacher du superflu; et tout cela est superflu qui est en dehors du nécessaire. Donc il faut mettre sur la ligne du superflu tous les biens dont la privation ne nous empêche pas de vivre en conservant nos forces et les règles de la convenance.

4. Appliquons ce principe aux vêtements, à la table, aux maisons, à tous les autres biens, et en toute chose contentons-nous du nécessaire. Le superflu est inutile. Quand, après beaucoup d'efforts, vous en serez venus à être satisfaits d'une honnête médiocrité, il vous faudra aller encore plus loin dans le détachement, si vous voulez marcher sur les traces de la veuve de nos saints livres. Cette pauvre femme vous dépasse de beaucoup, vous qui en êtes encore à désirer le nécessaire; car elle en était venue à ne pas même se préoccuper de sa nourriture. Quoi donc, vous êtes encore inquiets du nécessaire ? N'avez-vous pas honte d'être vaincus par une femme ? ne rougissez-vous pas, non plus seulement de ne pouvoir pas l'imiter, mais de la laisser vous précéder de si loin ? Elle n'avait sur ses lèvres aucune de ces hésitations qui vous sont familières : Que deviendrai-je si, après m'être privée de toutes mes richesses, j'en suis réduite à implorer l'assistance d'autrui ? Elle se dépouillait volontiers et magnifiquement de tout son bien. Que dirai-je de cette veuve de l'Ancien Testament qui vivait du temps du prophète Elie ? Non seulement elle était devenue pauvre, mais elle et ses enfants se trouvaient en danger de mort. Loin d'attendre de qui que ce soit du secours, elle ne songeait qu'à finir bientôt sa vie. – Vous direz, peut-être : il lui suffit de voir le prophète pour être touchée et sentir revivre en elle ses instincts bienfaisants. – Quoi donc ? est-ce que vous n'êtes pas en présence de saints innombrables ? que dis-je ? est-ce que vous n'avez pas le Seigneur des prophètes qui demande l'aumône ? Or, vous demeurez insensibles quand même; vos greniers regorgent de toute sorte de biens, et vous ne daignez même pas vous départir du superflu. – Mais vous ajoutez : C'est la présence du prophète qui toucha et attendrit le cœur de cette femme ! – Cette foi, cette croyance, qu'elle avait devant elle un homme grand et illustre, est tout à fait digne d'admiration. Qu'il était plus naturel à cette étrangère peu instruite des choses de Dieu de se dire : Si cet homme était prophète, aurait-il besoin de moi ? Et, s'il était ami de Dieu, en serait-il abandonné ? Que les Juifs portent le poids de leur iniquité, je le veux; mais celui-ci, pourquoi serait-il ainsi traité ? Rien de pareil ne lui vient à la pensée; elle ouvre au prophète sa maison, après lui avoir ouvert son cœur : elle lui offre tout ce qu'elle possède; elle s'oublie elle-même et néglige ses enfants pour lui donner généreusement l'hospitalité. Si nous nous laissons vaincre par cette pauvre veuve, une femme étrangère, inculte, mère de famille, ignorante de bien des choses que nous connaissons, que nous serons coupables, et quel supplice nous nous préparons !

Ce ne sont pas les forces du corps qui nous rendent énergiques. On peut être sur un lit de douleur, et ne pas manquer de courage; on est fort quand le cœur ne défaille pas : supprimez ce courage intérieur, quand même vous pourriez, grâce à la vigueur de vos membres, renverser une montagne, vous n'êtes pas plus fort qu'un jeune enfant ou une vieille femme. L'homme fort lutte contre ses vices; l'autre n'ose même pas les regarder en face. Voyez cette force morale à l'œuvre dans l'exemple que je viens de citer. Pouvez-vous rien vous figurer de plus fort que cette femme qui imposa silence aux exigences de la nature, aux cris de la faim, aux menaces de la mort, et conserva son intrépidité à travers tous ces obstacles ? Entendez le Christ faire son éloge : «Il y avait beaucoup de veuves aux jours d'Elie et le prophète ne fut envoyé à aucune d'elles, si ce n'est à celle-là.» (Lc 4,25) Dirai-je encore une chose plus étrange et plus étonnante ? Cette femme a plus fait pour la gloire de l'hospitalité que notre père Abraham. Sans doute elle n'eut pas, comme lui, la ressource de ses troupeaux;

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

avec sa pauvre poignée de farine, elle se plaça la première parmi ceux qu'illustra leur générosité. Abraham voulut remplir par lui-même le devoir de l'hospitalité, et c'est la cause de sa gloire; cette femme, dans le même but, oublia ses propres enfants, sans qu'aucune espérance vint soutenir son cœur. Et nous, malgré les récompenses promises, malgré les menaces d'une rigueur suprême, et, chose plus extraordinaire, malgré tous les dons que Dieu nous prépare et qui font sa propre félicité, nous sommes d'une torpeur désolante. Eveillons-nous donc, dispersons et donnons aux pauvres comme il convient. Dieu mesure nos dons sur nos ressources et non sur leur valeur réelle. Le don d'une obole est souvent méritoire, et vous avez moins de mérite en donnant des sommes d'or, parce que vous le tirez de votre superflu. Donnez quand même, et vous verrez votre générosité s'augmenter. Semez de l'argent, et vous récolterez la justice. La justice et l'argent ne vont guère ensemble, mais par l'une on arrive à l'autre, encore qu'ils ne puissent pas être en même temps dans le même cœur. La justice et l'amour des biens terrestres ont chacun leur retraite particulière. Ne cherchez pas à concilier des choses inconciliables. Si vous voulez que la justice règne en vous, chassez ce vil tyran qui s'appelle l'amour de l'or. La justice est une reine qui appelle l'homme de la servitude à la liberté; l'amour de l'or l'asservit, au contraire. Loin de nous donc cette vile passion; embrassons plutôt avec énergie la vertu opposée afin de jouir du bienfait de la liberté en cette vie, et d'obtenir en l'autre le royaume des cieux. Puisse cette faveur nous être à tous accordée, par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.